

Il est bien juste l'adage qui dit que : les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

Je viens d'en lire l'application dans une jolie anecdote que rapporte le *Galaxy*.

Le duc de Richmond et Lord Cadogan, étaient deux joueurs, et il arriva un bon jour que le duc de Richmond ne put faire honneur à ses dettes. Pour y remédier il fut décidé que le fils du duc, le comte de March, alors âgé de seize ans, se marierait sur le champ à la fille du lord. Les enfants furent dument mariés, au grand regret du jeune homme qui ne voulait pas, disait-il, épouser le laïeron qu'on lui offrait pour femme.

Il partit aussitôt après la cérémonie, accompagné de son tuteur, et voyagea pendant plusieurs années.

A son retour à Londres, riche, beau, instruit, il ne s'empressa pas de réclamer son épouse.

Un soir qu'il était avec des amis, au théâtre, une belle jeune dame attira son attention. Il la trouvait charmante et s'extasiait sur sa beauté, lorsqu'un de ses amis lui apporta que l'objet de son admiration était la comtesse de March.

De suite, il alla trouver sa femme dans la loge et se fit reconnaître. Ils s'aimèrent et vécurent heureux.

Combien d'époux prendraient avec plaisir une vacance de trois ou quatre ans, s'ils étaient assurés de trouver à leur retour un joli minois ou une mine moins maussade !

Mais non, plusieurs dans la crainte de ne pas trouver de changements, partent pour ne plus revenir. Hélas !

Quelques vérités pour finir.

Celui qui est trop infatué de lui-même court le risque d'être oublié de ses semblables.

Notre siècle est aux vantards et aux orgueilleux. Quand finira donc ce règne des petites gens ?

Entendu dans un club politique.

L'orateur.—Messieurs, je désirerais avoir des ailes pour voler de village en village et y répandre nos doctrines.

Un malin.—Des ailes, voler, on vous prendrait pour une oie et vous n'auriez pas volé un mille qu'un chasseur vous aurait abattu.

Tableau :

COURTE-HEUSE.

LE MATIN

L'ombre fait place au jour, l'obscurité s'achève,
Le voile se déchire... un jour serein s'élève,
Et répand sa clarté.
Déjà le papillon voltige sur les roses,
Et butine le suc des pétales écloses,
Aux feux de la beauté

De lumière, bientôt, la terre est arrosée,
Dans le calice ouvert, la brillante rosée,
Scintille et brille encore,
Et la fleur orgueilleuse et toute palpitante,
S'efforce à retenir cette goutte tremblante
Qui penche sur son bord.

La nature déjà, semble toute éveillée,
L'onde pure s'enfuit et court sous la feuillée,
Dans des bords parfumés ;
Le joyeux vermillon, la verte sauterelle,
Fouillent, en devinant cette heure solennelle
Les gazons embaumés.

Chaque note du chant de l'agile fauvette,
Tombe, vibre et s'épand comme une gouttelette,
Concert délicieux ;
Puis mille bruits confus s'échappent de la terre,
Et leur timide voix, comme un brillant mystère,
S'envole vers les cieux.

La fleur qui se ferma, pour s'endormir, la veille,
La fleur aux doux parfums et sourit et s'éveille,
En regardant la nuit ;
Tandis que le lys blanc, à la blanche parure,
Se relève et se tait, méprisait ce murmure,
De l'ombre qui s'enfuit.

Mille parfums, baignés d'une teinte azurée
S'élèvent lentement vers la voûte éthérée,
Comme un divin encens,
Tout se tait, tout respire... et la nature entière,
Bégaye, en se courbant, une faible prière,
En de simples accents.

Ce fut Dieu qui créa toutes ces belles choses,
Ce fut Dieu qui donna le teint vermeil aux roses,
La couleur au ciel bleu ;
Tout se reporte à lui dans notre pauvre monde,
Tout admire et bénit sa volonté féconde,
Tout vénère ce Dieu.

GASTON WIALLAND.

LE SOIR

Le jour va bientôt finir, et l'horizon bleuâtre,
Commence à s'éclaircir d'une lueur rougeâtre,
Qui court de tous côtés ;
Le soleil va toucher à son heure dernière,
Et, dans ce court instant, il prodigue à la terre
Ses plus vives clartés.

Le terrain, déchiré comme une grande plaie,
Est couvert de buissons, qui, formant une haie,
Sont tout couverts de nids,
Et l'oiseau vigilant, quand le soleil se couche
Regagne doucement la verdoyante couche,
Où dorment ses petits.

L'alouette, des champs, le plus sautillant hôte,
Jette au vent qui l'emporte une dernière note
Et descend dans les blés ;
Tandis que l'on entend comme un écho rapide,
Le froufrou, qu'on voyant fait le bouvreuil timide,
Dont les sens sont troublés.

La fleur, qui ne dura qu'une seule journée,
La fleur, dont la corolle est maintenant fanée,
S'incline, tombe et meurt,
Tandis qu'à côté d'elle un lys blanc, où les roses,
S'endorment doucement dans différentes poses,
Sans songer à leur sœur...

Puis, lorsque se tait, la belle-de-nuit s'ouvre,
Et l'humide manteau de la nuit qui la couvre,
Ne la fait pas souffrir...
Le torrent qui gémit ou gronde sous la roche,
Semble comprendre aussi que le moment s'approche,
Qu'il ne faut pas gémir.

On n'entend dans les airs que la cloche qui tinte,
Au loin dans le vallon—bientôt la cloche sainte,
S'endort dans le clocher ;
Tout bruit semble finir... ô moment éphémère...
La terre s'assoupit... Faisant comme la terre,
L'auteur va se coucher !.....

GASTON WIALLAND.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Nous atteignons Galt, d'où un service de diligences conduit aux grands arbres de Calaveras, à soixante-dix milles plus loin sur le versant occidental des Sierra Nevada. Ces arbres sont fabuleux ; ils s'élèvent en moyenne à une hauteur de deux, cent-cinquante à trois-cent-vingts pieds, et leur circonférence, à la base, varie de soixante à quatre-vingt-quinze pieds. Ces rois de la forêt ont été pour un bon nombre baptisés ; le plus majestueux de tous, appelé le *Père*, maintenant abattu, mesure 435 pieds de long sur 110 de tour ; il faut une échelle pour monter sur son large tronc couché ; puis vient la *Mère*, haute de 321 pieds, l'*Hercule*, l'*Hermite*, l'*Orgueil des bois*, les trois *Grâces*, le *Mari* et la *Femme*, la *Vieille Elle*, le *Vieux Garçon*, les *Frères Simois* les deux *Garçons*, tous des géants dont pas un n'a moins de deux-cent-soixante pieds de haut sur une circonférence moyenne de soixante-dix pieds.

Plus loin, sur la route du chemin de fer, se trouve Mariposa, d'où le voyageur peut se rendre, s'il le désire, à cheval jusqu'à la vallée du Yosemite, la plus grande merveille naturelle qui soit au monde.

Cette vallée fut découverte pour la première fois en 1856 ; elle a huit milles de long sur un mille et demi de large. La rivière Merced y pénètre par une série de chutes qui tombent entre de véritables murailles de granit d'une hauteur de deux mille à six mille pieds. Ce n'est pas saisissant, c'est magique, c'est inconcevable, c'est un rêve de l'imagination dans un monde fabuleux. L'une de ces chutes, la *Ribbon*, a jusqu'à trois mille trois cents pieds de hauteur, une autre deux mille six cents pieds, la *Vernal* six cents pieds... etc... toutes encaissées étroitement entre des blocs formidables et tombant à pic comme si quelque main puissante les précipitait avec colère dans les entrailles sans fond de la nature.

A six heures du soir on atteint Brooklyn, petite ville formée surtout des résidences privées des marchands de San-Francisco. On traverse une rivière étroite et voilà Oakland avec ses chênes verts, ses vergers, ses pâres, ses jardins et ses vignobles. Oakland est noyé dans un océan de feuilles et de fleurs ; c'est la ville des cottages délicieux, parfumés, paisibles, enfouis sous l'ombrage. Sur le rivage, qui est celui de la baie même de San-Francisco, aboutit une longue jetée de deux milles environ, que suit le chemin de fer, et au bout de laquelle attend le ferry qui va traverser les voyageurs à la grande métropole du Pacifique. C'est à cette jetée que d'innombrables navires, de toutes les parties du monde, viennent charger et décharger leur marchandises ; c'est aussi là le terme extrême de toutes les lignes de chemins de fer de l'ouest ; après, c'est l'Océan, l'immense mer du sud, le Pacifique qui ne s'arrête plus que sur les rivages du berceau du monde, l'Asie, le plus vaste des continents, le plus peuplé, le plus ancien, et cependant peut-être encore le moins connu.

Enfin, nous voilà arrivés, c'est fini. Il est sept heures et demie du soir ; à huit heures, nous serons dans San-Francisco ; il n'y a plus qu'à traverser la baie qui nous en sépare. Nous avons fait un voyage plein de fatigues et de déceptions ; maintenant, en quelques minutes, tout ce rêve de poussière et de sable s'est enfui ; l'implacable ennemi s'est dissipé par enchantement ; les passagers se reconnaissent à peine entre eux ; leur figure s'est épanouie et leur regard élate ; c'est la délivrance qui leur est apportée ; ils sont sortis de leur prison de fer et de feu, et maintenant ils aspirent avec une poitrine bruyante et enivrée les puissantes senteurs du Pacifique.

San-Francisco apparaît sur le rivage opposé, vaguement enveloppé par les dernières lueurs du crépuscule ; l'amphithéâtre inégal de ses collines, que les rues gravissent en ligne droite, semble un image brisée dans le rêve ; tout le monde regarde avec un œil ardent la ville tant désirée ; la brise fouette en plein les visages, et court en frissonnant dans les voiles et les mantilles ; il y a comme un tressaillement de vie nouvelle, et à mesure que le bateau avance, le tumulte qui s'était fait à l'embarquement s'apaise par degrés. Dans ces arrivées aux ports lointains, il y a eu quelque chose de solennel qui s'impose à toutes les imaginations. Seul, accoudé sur l'avant du bateau, sourd à tous les mouvements et à tous les bruits, je regardais se dessiner petit à petit la ville à qui j'allais demander un refuge, l'oubli, et peut-être une rénovation. Maintenant un abîme me séparait de tout ce qui m'avait aimé, un abîme que je croyais ne pouvoir plus jamais franchir. A quoi bon ? On ne met pas à plaisir onze cents lieues entre sa patrie et soi, et quand on a eu la force de faire un pareil voyage malgré toutes les peines morales et physiques, on ne songe guère à le recommencer. Je croyais l'arrêt de ma vie désormais irrévocable, et ma condamnation prononcée sans retour.

J'étais parvenu à ce rivage lointain, épave brisée, reste mutilé et sanglant d'une vie sans cesse portée d'aventures en aventures. A cet âge où la plupart des hommes ont trouvé une carrière définitive ou du moins une base pour le prochain édifice de l'avenir, moi, proscrit volontaire, j'étais encore et j'allais demander à l'inconnu de nouveaux mystères et sans doute aussi de nouvelles douleurs. Ah ! seulement deux mois auparavant,

je n'aurais pas cru devoir être ainsi jeté en proie à de nouveaux souffles du destin ; j'avais tout fait de cœur et de tête pendant plusieurs années, pour prévenir le retour des orages ; je m'étais assis à l'ombre d'une espérance bien chère, et j'avais cru que cela me suffirait pour donner un objet désormais bien déterminé à tous mes travaux ; j'étais las des secousses et des ballottements continuels d'une vie que rien n'avait pu ni fixer ni contrôler.

Malgré tous les désenchantements, j'avais encore assez de jeunesse pour abandonner toute mon âme aux illusions du sentiment et de l'idéal ; il me restait tout ce qu'il fallait pour construire, même avec les matériaux flétris d'une existence désabusée, un avenir digne encore de mon ambition et des espérances que l'on fondait sur moi. Soudain, en un jour, tout s'était écoulé ; il y a des hommes marqués d'un sceau fatal, et le noir génie ne les abandonne jamais. Près de toucher au rivage, une tempête m'en arrachait tout à coup sous un ciel plein d'azur et de promesses.

Repoussé, désespéré, convaincu enfin que le bonheur, ou du moins le repos, ne m'offrirait qu'un mirage et que toutes les déceptions se hâteraient de me frapper l'une après l'autre, je m'étais enfui, ne demandant plus rien à la Providence, ni à l'espérance, ni à ma propre volonté. Je me sentais mort avec toutes les apparences de la vie, et le quelque bruit qui se faisait autour de mon nom résonnait en moi comme les coups frappés sur une tombe muette.

A quoi bon donner au public et à mes amis le spectacle d'une chute aussi profonde, et d'un désenchantement si inattendu, si inexplicable qu'on peut pris pour une dérision ? J'étais donc parti, cadavre pensant, agissant, qui n'avait plus de conscience que pour souffrir, et à qui le souvenir restait seul pour arroser de larmes le sépulcre de l'âme. J'arrivais à San Francisco brisé, accablé de fatigue, tellement vaincu par la souffrance que je me demandais sincèrement combien de jours il me restait à vivre. Cette belle ville, cette splendide nature, cette baie glorieuse, coupée de promontoires hardis... que m'apportait tout cela ? Est-ce qu'il est quelque chose de beau pour celui qui n'a plus que le regret, et quelle magnificence de la nature peuvent arrêter ou sécher une seule larme ? En débarquant avec le flot des passagers joyeux, agités, impatients de revoir leurs amis, leur serrant la main avec transport, retrouvant les uns une patrie, les autres l'objet de longues convoitises, ce que j'éprouvai je ne puis le dire, je n'ai plus de pensée pour cela, et toutes les paroles serient stériles et inertes.

Je pris machinalement l'omnibus qui menait à l'hôtel, je traversai plusieurs rues brillantes, animées, où la lumière se déversait comme un ruisseau d'argent, je vis pour la première fois cette foule bigarrée, si diverse, si curieuse, si remuante, qui remplit jour et nuit la ville la plus cosmopolite au monde, et j'arrivai au bout d'un quart d'heure à un confortable édifice, situé dans la plus belle rue de San Francisco. C'était le *Lick House*, où j'allais m'installer et attendre quoi ? Je n'en savais rien, car je n'avais ni ambition, ni bit, ni désir ; il me semblait n'être plus qu'une machine obéissant à une impulsion inconsciente, mais fatale, irrésistible. Je montai et pris ma chambre qui donnait sur un vaste carré de l'hôtel ; il n'y avait donc devant moi ni vue, ni horizon, rien que la muraille silhouettée de quatre murs percés de croisées. Lorsque je me vis seul, bien seul dans ce tombeau, et que je pensai que vraiment douze cents lieues me séparaient de ma pauvre patrie, de mes amis de ma famille perdus sans retour... oh ! pardonnez-moi, vous tous qui me lisez, pardonnez-moi si tant de faiblesses viennent à chaque instant interrompt le cours de mon récit... en ce moment le monde se déroba sous moi, des ténèbres poignantes m'enveloppèrent de toutes parts, le vide immense, le vide affreux s'entr'ouvrit brusquement, je m'affaissai sur mon lit, et là, un torrents de sanglots comme j'en n'en versais une âme humaine jaillit de ma poitrine brisée.

Hélas ! où étais-je donc, moi qui, quelques semaines encore auparavant, croyais l'avenir si sûr et tenais sous ma main de si faciles espérances ? Perlu, isolé comme le dernier des hommes au milieu d'un monde absolument étranger, il ne me restait aucune ressource, pas même celle de l'amitié pour les mauvais jours, pour les épreuves qui sans doute ne tarderaient pas à naître. C'était donc pour cela que j'avais, depuis dix ou trois ans, ramassé péniblement les ruines encore intactes de mon passé pour en refaire une vie nouvelle ! C'était pour cela que j'avais tant subi, tant lutté, tant vaincu de préjugés, tant remoncé de courants ! C'était pour cela que j'étais devenu détourné des portes désormais largement ouvertes pour moi dans mon pays, c'était pour venir entre ces quatre murs nus, froids, sans un souvenir, sans un regard, et d'où peut-être je ne sortirais jamais !

Cette heure fat pour moi la plus terrible depuis mon départ du Canada. Tout ce que j'avais été secoué, emporté dans le chemin de fer, le bruit et le spectacle toujours nouveau avaient pu dans temps à autre m'étourdir ; ma maintenance, j'étais seul, seul dans le silence, dans la nuit et dans l'exil. Eh bien ! j'ai traversé cette heure comme bien d'autres depuis, et c'est aujourd'hui seulement que je sais tout ce qu'il y a encore de vigueur et de ressources dans une vie que l'on croit à jamais détruite.

L'hôtel où j'étais descendu était tout simplement princier ; il m'arrivait de faire de ces plaisanteries. Quand le destin me tombe dessus outre mesure, et que je n'ai plus d'autre ressource, je le stupéfie par quelque boutade qui le met en déroute. C'est le système de Gavroche. Il n'y a pas de philosophie qui vaille un pied-de-nez, et la chiquenaude est la plus grande des forces.

Il y a dans San Francisco trois grands hôtels qui sont des édifices étonnants. Rien, dans les autres villes américaines, n'approche de ce luxe et de cette splendeur : ces trois hôtels sont le *Grand*, l'*Occidental* et le *Lick*. On y marche sur des tapis bondés qui étouffent le bruit des pas ; on y est enveloppé dans une atmosphère de velours et de draperies flottantes qui ont l'air de vouloir vous porter ; les salles et le passage principal sont peints à fresques ; la salle à dîner resplendit comme un vestibule de l'Élysée ; l'ampleur et les dimensions sont en proportion du luxe ; le grand escalier du centre est monumental, et il y a des centaines de chambres donnant toutes sur de larges et lumineux corridors. Evidemment le propriétaire du *Lick House* devait être une espèce de demi-dieu couvert d'une armure d'or, peu accessible, si ce n'est peut-être, par curiosité, à des voyageurs venus de très-loin, et je calculais que douze cents lieues constituaient peut-être une distance raisonnable. Dès lors, j'eus une idée fixe ; connaître à tout prix ce mortel surhumain, lui faire apprécier mon éloquence, et l'amener par la force des choses, sinon par celle de la parole, à quelque concession qui lui fit honneur.

Mais avant d'aller plus loin, je veux de suite faire connaître San Francisco à mes lecteurs dans tous les détails que j'ai pu saisir, avec toute l'observation que j'ai pu mettre en cinq jours seulement que j'y suis resté.